MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ MÉDICALE

D'ÉMULATION

SÉANTE A L'ECOLE DE MÉDECINE
DE PARIS;

Pour l'an Ve de la République (1797 v. st.).

AVEC UNE PLANCHE EN TAILLE-DOUCE.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue du Cimetière
André-des-Arts, n° 9.

AN VI. — 1798.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

La Médecine n'ouvrit d'abord son sanctuaire qu'aux enfans privilégiés de ses dieux. Le nombre des guérisseurs s'accrut insensiblement. Dans la suite il fut considérable. Il est naturel de penser que les ressources d'un art se multiplient à mesure que les artistes se multiplient eux-mêmes ; mais dans une science comme la nôtre, on se livre trop aisément à l'esprit de systême et aux suggestions de l'orgueil : l'amour de l'humanité ne guida pas tous ceux qui pratiquèrent l'art, dont le but essentiel est de la servir. Combien ne se sont emparés de la Médecine que pour la profaner par le mélange adultère d'une philosophie perfide ! Cependant quelques hommes d'un mérite distingué, jetés de loin en loin dans l'espace des siècles, soutinrent la Médecine hippocratique, et crièrent à la foule des égarés, d'y revenir par le chemin de l'expérience et de l'observation ; malheureusement ils crièrent dans le désert : la route de l'erreur continua d'offrir des charmes, et celle de la vérité rebuta. La décadence de la Médecine fut marquée par le discrédit où tombèrent les méde-

cins et le mépris dont on les accabla. Les poëtes leur décochèrent les traits mordans de la satire ; le front des philosophes se dérida pour rire à leurs dépens ; et ils devinrent pour la société entière une source inépuisable de plaisanteries et de bons-mots. Quelle différence ! Esculape eut plus de soixante autels ; — Hippocrate excita la reconnoissance et la vénération des peuples ; — et leurs successeurs furent avilis ! Les premiers furent regardés comme des dieux, arrachant à volonté ses victimes à la mort : les autres, accusés d'être les fléaux du genre-humain, furent, pour ainsi dire, comparés à des vestales infidelles, étouffant de leurs propres mains le feu sacré qu'elles étoient chargées d'entretenir et de conserver.....

C'est sur-tout depuis un petit nombre d'années que les prétendus médecins se sont multipliés en France ; il semble qu'au premier signal de la révolution, le sanctuaire de la Médecine, comme le temple de Janus, se soit ouvert à deux battans, et que la foule n'ait eu qu'à s'y précipiter. Cette nuée d'hommes inconnus dans les amphithéâtres et les écoles, inspira peut-être une inquiétude salutaire : la commission d'instruction publique crut ne devoir pas rester dans l'indifférence ; Four-

croy fut son organe dans la tribune nationale : il parla, montra les abus, proposa le remède; et le 14 frimaire de l'an 3, on créa les Ecoles centrales, où revivroit la doctrine hippocratique, et où tout ce qui peut avancer l'art de guérir et le rendre à sa dignité première, seroit enseigné par les professeurs les plus recommandables.

Les élèves accoururent de toutes les parties de la République, et dès les premiers jours de pluviôse, l'enseignement fut en pleine activité.

Avec quelle satisfaction ne vîmes-nous pas se décomposer en notre faveur le faisceau de la science, et chacune de ses parties nous être individuellement présentée par les mains les plus habiles à la cultiver? Avec quelle avidité ne recueillîmes-nous pas les premiers fruits que jetèrent parmi nous le génie, l'expérience et le talent?.... Mais, ô regrets! ô souvenir douloureux! la mort vint bientôt s'asseoir au milieu de nous; la cruelle moissonna, presque du même coup, trois illustres victimes! Elle les frappa au commencement de la plus brillante carrière, et dans l'exercice de leurs fonctions..... Desault, Choppart, Doublet! nous ne vous avons entendus que pour vous admirer, et vous regretter davantage.... La même tombe

s'est, pour ainsi dire, creusée pour vous recevoir; mais si la gloire a tracé vos noms dans les fastes immortels, la reconnoissance et l'amour les ont profondément burinés dans nos cœurs.....

Cependant on chercha, dans les savantes leçons des professeurs qui survivoient, le dédommagement de la perte immense qu'on venoit de faire. L'avidité du savoir fit même qu'on ne se contenta pas des séances, déjà si nombreuses, de l'Ecole; on fit, pour ainsi dire, des incursions sur tout le territoire des sciences : le Collége de France, le Museum national, l'Ecole Polytechnique, celle des Mines, les Lycées, tout fut mis à contribution. Peut-être eût-il autant valu que cette ardeur eût été plus réfléchie; car une attention trop éparpillée ne peut donner que la superficie des sciences, et ne perfectionna jamais les hommes qui servent de modèles aux autres. Cette vérité, plus ou moins sentie par l'universalité des élèves, le fut particulièrement par tous les membres qui composent la Société Médicale d'Emulation. Dès-lors on substitua la marche philosophique et raisonnée de la méthode, à la marche irrégulière et étourdie de l'irréflexion. On ne vola plus de fleurs en fleurs, comme le papillon; mais, comme l'abeille, on

épuisa le nectar d'une plante avant de voler à des plantes nouvelles. Toutefois, notre première inconstance ne fut peut-être pas sans quelque heureux résultat : dans la grande variété des objets qu'on effleura de toutes parts, chacun a pu s'arrêter sur ce qui convenoit le plus à l'allure de son esprit, ou à la constitution de son génie. Or on sait, par des exemples fameux, qu'il est quelquefois utile de se livrer à cette espèce de tâtonnement préliminaire, qui, en découvrant à l'esprit incertain le genre d'études qui se rapporte le plus à ses qualités individuelles, fixe ses irrésolutions, et donne souvent à la science des hommes faits pour en reculer les bornes.

On conçoit aisément que des liaisons particulières furent bientôt formées. Les communications intimes et douces s'établissent naturellement entre des jeunes gens livrés aux mêmes occupations, et tendans au même but. Par-tout on se chercha des amis ; chacun fit renaître les occasions de voir et d'entretenir celui qui flattoit plus ou moins l'intérêt de son esprit ou de son cœur. Enfin on se connut ; on s'apprécia mutuellement ; on se revit plus souvent ; on ne se quitta plus qu'à regret. Notre Société existoit donc déjà ; oui, sans doute, elle existoit par les seuls liens de l'estime et de l'ami-

tié; mais il falloit, pour qu'elle fût ce qu'elle est aujourd'hui, que l'amour de notre art nous imprimât un mouvement simultané, et qu'il nous inspirât l'idée, l'heureuse idée de nous constituer en assemblée régulière et délibérante. Cette idée ne tarda pas à se présenter; elle fut accueillie avec enthousiasme.

Dès ce moment on s'organisa. Nous rédigeâmes un réglement que le ministre de l'intérieur approuva de la manière la plus flatteuse; et notre première séance data du 5 messidor de l'an 4.

Le cit. Thouret, homme distingué, et directeur de l'Ecole de Paris, nous honora de sa présence; et nous dûmes à son attachement autant qu'à son zèle, un local spacieux et commode pour la tenue de nos séances.

L'Institut National méritoit nos premiers hommages. Il nous accueillit avec faveur, et voulut bien permettre à deux de nos commissaires d'assister régulièrement à ses séances.

Les Sociétés Philomatique et d'Histoire naturelle, celles de Médecine et des Pharmaciens de Paris, nous reçurent avec la même bienveillance et le même intérêt.

Des concitoyens et des étrangers célèbres n'ont pas dédaigné le titre de nos correspondans. Nous pouvons citer les Barthez, les

Lafon, les Deseze, les Sœmmering, les Kok, les Scarpa, les Brugnatelli, les Moscati, les Malacarne, et tant d'autres praticiens non moins recommandables, auxquels nous aimons à rendre un hommage public d'admiration et de reconnoissance (1).

Ainsi s'est réalisé un pacte d'union entre ceux qui savent et ceux qui desirent savoir;

(1) C'est avec peine que nous nous voyons privés d'offrir à nos lecteurs le résultat de notre correspondance avec les hommes célèbres qui n'ont pas dédaigné d'encourager nos efforts et de s'associer à nos travaux; mais nous espérons remplir cette lacune dans les volumes qui suivront la publication de celui-ci. Nous annonçons, avec une satisfaction inexprimable, pour le volume prochain, un Mémoire précieux de l'illustre professeur Barthez, la gloire et l'orgueil de l'ancienne École de Montpellier. Des occupations plus pressantes ne lui ont pas permis de le terminer encore. Ce grand homme, qui compte parmi nous autant d'amis que d'admirateurs, a répondu à nos diverses invitations avec autant de complaisance que d'empressement. Pourquoi faut-il qu'en lui rendant ici le tribut solemnel d'estime et de gratitude que nous lui devons, nous ayons à témoigner nos regrets de ne pas le voir dans ces nouveaux établissemens consacrés à la régénération des sciences, où la voix publique l'appelle encore aux premiers rangs! Pourquoi faut-il que nous ayons à nous plaindre de l'injustice de quelques-uns de ses contemporains, qui n'ont pu lui pardonner ses talens, parce qu'ils en avoient trop à lui envier!

ainsi s'est formée pour nous cette affiliation respectable qui doit éclairer notre jeunesse et notre inexpérience, en même temps qu'elle nous honore.

Faut-il avouer ici que la modeste réunion de quelques jeunes amis des sciences effaroucha quelques graves personnages, qui sembloient n'y soupçonner qu'une conjuration sourdement ourdie contre leurs principes surannés et la caducité de leur doctrine ? Croira-t-on qu'il a fallu quelque courage à nos premiers fondateurs ? Mais nous reçûmes tous les traits de l'envie et de la malignité avec le sang froid de la raison, qui laisse au temps le soin de venger une critique inconsidérée. C'est aujourd'hui que nous appelons nos censeurs à se mettre avec nous dans la balance du public, qui nous jugera.

Nous osons publier quelques-uns de nos travaux. Ce premier volume sera suivi d'un second, si le public daigne nous encourager. Quelque médiocre que puisse être notre début, il suffira peut-être pour donner une idée des principes qui nous dirigent. Passionnés pour notre art, avides de connoisances et de vérités nouvelles, nous voudrions forcer toutes les sciences humaines à payer un juste tribut à la Médecine : ainsi nous aimons les

belles-lettres, parce qu'elles peuvent jeter quelques fleurs sur une science sublime et belle, dont une philosophie farouche n'a que trop souvent profané les charmes éternels; nous aimons les sciences mathématiques, parce qu'elles forment l'esprit de méthode et d'analyse; nous aimons la morale, parce que sans elle on n'a de l'homme qu'une connoissance imparfaite, grossière et matérielle; nous aimons la physique, parce que nous sommes nous-mêmes un élément du grand systême du monde, et que sans elle nous serions condamnés à ne rien connoître de tout ce qui nous entoure, et à nous ignorer nous-mêmes; nous aimons la chimie, parce qu'elle oblige la nature à nous mettre dans la confidence de ses secrets et de ses plus profonds mystères; nous aimons l'histoire naturelle; en un mot, nous aimons la philosophie universelle, parce que nous sommes convaincus qu'une théorie médicinale sera d'autant plus sage et mieux établie, qu'elle s'identifiera plus intimement avec la science générale des rapports, dont la Médecine pratique n'est que le corollaire ou l'application. Ainsi les sciences simplement appelées *sciences accessoires*, n'ont plus cette acception impropre dans notre langage; elles sont pour nous des sciences essentielles, parce

que la Médecine en est tout ensemble le résultat et le complément. Cependant, en les étudiant toutes, nous tâchons de nous soustraire à de funestes excès ; nous savons que la chimie a fait des *paracelses ;* nous nous souvenons que la physique a fait les *mécaniciens ;* nous n'avons pas oublié combien les physiologistes ont forgé de romans ; et si nous avons quelque idée juste de ce qu'on appelle sagesse en Médecine, nous profitons des fautes des autres en marchant invariablement sur la ligne de l'expérience et de l'observation.

Hippocrate est donc encore notre éternel modèle, comme il est celui de nos illustres maîtres. Mais nous n'offensons pas le divin vieillard par le servile tribut d'une admiration stupide. Quand nous nous reportons à son siècle, nous sommes étonnés de la force et de la trempe de son génie ; mais quand nous redescendons jusqu'au nôtre par l'échelle des âges, nous sommes forcés d'avouer qu'il existe dans la philosophie de ce grand homme bien de l'insuffisance et bien des erreurs. Ainsi les enthousiastes ont beau nous crier que tout est dans Hippocrate, nous sommes convaincus de leur méprise ou de leur mauvaise foi. La circulation du sang est incontestablement découverte par Harvée ; le système lymphatique et

la théorie de ses fonctions n'ont été connus que par les travaux des modernes; l'électricité est due à Franklin; le galvanisme est né de nos jours: les anciens ont ignoré la composition de l'air et de l'eau, et tous les beaux phénomènes qui en découlent. — La théorie de la respiration n'a véritablement existé que depuis Laplace et Lavoisier: celle de la digestion ou de l'animalisation n'a été apperçue que depuis quelques années. — Et que peut-on comparer à la belle analyse du règne animal par Fourcroy ?....

Après cet énoncé préliminaire, il ne nous reste plus qu'à mettre entre les mains du public le foible essai que nous lui destinons. S'il contient quelques germes de talent, quelques idées neuves, quelques rapprochemens heureux, quelques vues utiles, nous avons du plaisir à le dire, c'est spécialement à nos maîtres que nous en sommes redevables, à ces hommes habiles et profonds que la France et l'Europe estiment d'un commun accord, et que notre plus grand mérite est peut-être d'avoir bien écoutés. C'est par un sentiment de justice et d'affection sincère que nous leur renvoyons, comme à sa source, le peu d'éclat qui pourroit rejaillir sur nous. Heureux s'ils sont un jour aussi fiers de nous avoir donné

des leçons, que nous sommes enorgueillis d'en avoir reçues !

Nous plaçons à la tête de ce volume la liste de nos membres. On verra peut-être avec surprise, parmi les noms obscurs d'étudians zélés, les noms d'hommes distingués dans notre art. Mais cette disparate n'étonnera plus, quand on se rappellera que l'amour des sciences rapproche et met en famille tous ceux qui sont animés du desir de maintenir leur empire auguste, ou d'en étendre les limites. Ces dignes associés avoient déjà notre admiration ; ils ont consenti à recevoir notre amitié. En partageant nos travaux, ils sont juges de nos efforts, et toujours ils remportent de nos séances, avec le tribut d'une reconnoissance méritée, le sentiment délicieux d'avoir proposé quelque vue nouvelle, combattu quelque erreur, ou applaudi quelque vérité.